

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 2 (1959)

Heft: 1

Buchbesprechung: Comptes rendus bibliographiques

Autor: Reymond, Marcel / Anex, Georges / Bettens, Daniel

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

André de MURALT, *L'Idée de la Phénoménologie. L'exemplarisme husserlien.*
1 vol., 398 p., Presses universitaires de France, Paris, 1958.

Qui n'a entendu parler de la phénoménologie, au moins par l'une de ses applications ? Alors que les philosophes même ont peine à fixer le sens et la portée de la phénoménologie, les profanes éprouvent un embarras qui va parfois jusqu'à l'agacement. Il y a là une double cause : l'une, accidentelle, historique, tient à la lenteur de la démarche de Husserl, au nombre relativement restreint des textes qu'il a publiés de son vivant, et que les inédits de Louvain viennent enrichir, surtout depuis 1950 ; l'autre découle de la nature même de la phénoménologie, une méthode de connaissance et une doctrine qui interfèrent (un peu comme dans le cas de la psychanalyse) ; M. André de Muralt vient nous dire qu'il s'agit là avant tout d'une logique, d'un exemplarisme sur le terrain de la connaissance.

Elaborée par Edmund Husserl (1859-1938), tôt infléchie dans d'autres directions par Max Scheler, puis par Martin Heidegger, la phénoménologie a suscité de vives discussions en Allemagne dès le début de ce siècle. Elle n'a été connue en France, vu l'obstacle de la première guerre mondiale et de ses suites, que depuis les conférences de Georges Gurvitch à la Sorbonne, que nous entendîmes en 1928, et le livre qui en sortit : *Les tendances actuelles de la philosophie allemande* (1930), si l'on fait abstraction d'un article de Victor Delbos dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, en 1911. Les *Recherches philosophiques*, puis les travaux de J.-P. Sartre et de M. Merleau-Ponty, aidèrent à sa diffusion en France. Depuis sont venues des traductions : *Les Méditations cartésiennes*, lues par Husserl devant la Société française de philosophie, en 1929, ont paru en français longtemps avant l'original allemand ; M. Paul Ricœur a traduit le tome I des *Idées directrices pour une phénoménologie* (1950), Mlle Suzanne Bachelard *Logique formelle et logique transcendentale* (1957). La parution des tomes II et III des *Idées* (1952), et d'autres inédits, encore en cours, permet de mieux comprendre de quoi il s'agit. Aussi faut-il se réjouir de la tentative de M. André de Muralt, qui abandonne l'histoire sinuose de la phénoménologie pour nous en donner une interprétation systématique, dès maintenant possible.

M. André de Muralt a écrit un ouvrage très clair, où la terminologie spéciale est réduite à l'indispensable ; un précieux *Index analytique* détaillé regroupe les notions fondamentales et renvoie aux passages principaux de l'ouvrage. On se reporterà utilement aussi à son récent article : *Les deux dimensions de l'intentionnalité husserlienne* (*Revue de Théologie et de Philosophie*, 1958/3), texte d'une communication au Groupe vaudois de la Société romande de philosophie, et, dans la même Revue, aux articles de Pierre Thévenaz : *Qu'est-ce que la phénoménologie ?* (1952, non reproduit ultérieurement).

Le point de départ de l'ouvrage de M. André de Muralt est fourni par la notion d'intentionnalité : toute conscience est conscience de quelque chose, fût-ce de ses propres états ; tout sujet connaissant est orienté vers un objet, sa fin, son télos. Tout sujet est origine de connaissance. L'intentionnalité a ainsi deux dimensions : de la subjectivité transcendentale constituante à l'objet de connaissance constitué par elle, ou, en sens inverse, de l'objet constitué à la subjectivité constituante (il s'agit là, bien entendu, d'une subjectivité commune aux individus connaissants, donc impersonnelle, transcendentale). M. de Muralt appelle ces deux dimensions, la première, *phénoménologique-transcendentale*, la seconde, *phénoménologique-descriptive*. La première va de l'idée au fait, la seconde, du fait à l'idée.

Quelle est la relation de ces deux dimensions entre elles ? C'est une relation d'*exemplarité* : l'idée est l'exemplaire idéal du fait, celui-ci en est la réalisation contingente, « factice ». De là, le « platonisme » de Husserl ; il est réel, mais très limité, car Husserl admet l'égale validité du fait et de l'idée, leur parfaite réciprocité de droit.

La phénoménologie, en effet, ne se propose pas le même objet que les sciences particulières, dont elle veut seulement être la discipline constitutive. Au lieu de s'attacher aux existences concrètes, elle vise l'essence exemplaire des faits, saisie par un acte d'intuition (*Wesensschau*) ; son objet, c'est le *was*, le *what*, l'*eidos*, non le *dass*, le *that*. Pour ce faire, elle suspend l'existence de l'objet, la met entre parenthèses (*réduction phénoménologique* ou *epoché*) ; le monde ainsi réduit à son essentialité est un monde de significations, celui que nous offre le langage (on comprend d'ici l'influence de la phénoménologie sur la linguistique, l'esthétique, les études littéraires).

Dès lors, l'idée de la phénoménologie, c'est son projet, sa visée, la réalisation anticipée de son effort ; son idée est ainsi la norme de ses réalisations, comme celles-ci sont la manifestation existentielle de son idée. L'ouvrage de M. André de Muralt vise à prouver que *l'idée de la phénoménologie, c'est son exemplarité*. Aussi, loin d'y voir, comme on l'a fait le plus souvent, une simple description du monde, M. de Muralt y montre-t-il la présence d'une *logique*, c'est-à-dire non pas d'un système de logistique à côté d'autres, mais une remontée de la logique formelle (dont celle d'Aristote n'est qu'un premier exemple) à une logique plus générale, saisie à la source de la pensée, consciente de son origine subjective constituante, donc à une logique transcendentale. Sa méthode n'est pas d'ordre historique, génétique de fait, mais génétique de droit, réflexive (du constitué au constituant) ; elle suit la dimension phénoménologique descriptive, elle est une analyse intentionnelle.

Nous pouvons maintenant parcourir l'itinéraire qui aboutit à mettre en lumière l'*exemplarisme constitutif*, l'idée de la phénoménologie, comme l'a dit Husserl lui-même.

Toute science est l'exemple « factice », contingent, de la phénoménologie en tant que fondement du savoir, et réciproquement, celle-ci en est l'exemplaire idéal. Aussi faut-il d'abord découvrir l'idée de la science. Celle-ci définit la science et oriente son effort théorique ; l'idée de la science est à la fois forme et fin, *eidos* et *télos*, forme idéale et *a priori*. Elle est un axiome eidétique, qui englobe une multiplicité d'actes, un devenir illimité dans l'unité formelle d'une norme. Elle se distingue de l'axiome géométrique en ce que ce dernier ne régit, selon Husserl, qui fut mathématicien avant d'être philosophe, que des déductions d'essences ; la méthode phénoménologique, avons-nous vu, est intuition directe d'essences.

La logique, science de l'idée de la science, joue le rôle de norme à l'égard de la science telle qu'elle existe en fait. Husserl en avait déjà montré l'irréductibilité à toute psychologie de l'intelligence, laquelle a déjà besoin d'une logique pour travailler. Mais il élargit le domaine de la logique ; elle est à la fois logique de la science, de l'assertion sur le donné (apophantique) et logique de l'objet de la science (ontologie formelle). C'est rejoindre, par delà Aristote, la dialectique de Platon.

La logique va se dépasser elle-même, en remontant à ses fondements dans l'intentionnalité constitutive, en une logique transcendentale, selon l'expression kantienne. Mais l'entreprise husserlienne est beaucoup plus radicale que celle de Kant, qui ne connaît qu'un type de logique formelle, celui légué par Aristote, et part du problème de la vérité. La logique transcendentale husserlienne est une phénoménologie de la science et de la logique tout à la fois.

La logique formelle husserlienne est une logique du jugement. Elle se réalise d'abord au niveau d'une *morphologie des significations ou grammaire pure*, analysant les éléments morphologiques simples du jugement et les lois de sa signification. Puis vient le second niveau, avec la logique de la conséquence ou de la non-contradiction. Comme Descartes et Leibniz, Husserl, mathématicien et philosophe, rêve d'une *mathesis universalis*. L'élargissement vers une logique mathématique mène à une logique de l'être possible, à une ontologie formelle. Husserl est bien un continuateur de Leibniz, mais non point de Hegel.

Le dessein du créateur de la phénoménologie s'accomplit dans sa logique transcendentale, élucidation du *cogito* cartésien qui en constitue le centre (mais Husserl s'est vu obligé de rejeter tout le reste de la philosophie de Descartes). Pour accéder à ce noyau central de la pensée qu'est le *cogito*, Husserl pratique une seconde réduction, la *réduction transcendentale*, mettant cette fois-ci entre parenthèses, non plus l'existence, mais la science elle-même. La réduction du monde prédicatif de la science nous mène au monde pré-donné avant toute connaissance scientifique, à la *Lebenswelt*, le monde de la vie. Elle met à nu l'ossature, la forme universelle de tout ego possible : *cogitatum cogito ego*, reprise en plus précis de la formule cartésienne. Le *cogitatum*, c'est la *Lebenswelt*, le *cogito* manifeste la raison, l'*ego* est le sujet transcendental irréductible. On sait que l'*ego* husserlien enveloppe explicitement autrui au même titre que moi, tous donnés d'un seul coup avec le monde. Les *Méditations cartésiennes* envisagent de front le problème fondamental, si négligé jusqu'à nos jours, de l'*alter ego*, « l'intersubjectivité transcendentale ».

Dans sa conclusion, M. André de Muralt noue la gerbe de ses interprétations : la phénoménologie est en droit une logique transcendentale, un exemplarisme constitutif. L'idéalisme et le réalisme sont mis chacun à sa place, et l'antinomie surmontée.

Sous ses formes plus récentes, allemandes et françaises, la phénoménologie n'a repris qu'une partie de l'héritage husserlien, s'attachant avant tout à une description eidétique des essences. Elle méconnaît ainsi la visée centrale de la doctrine de Husserl.

A notre avis, il en va de Husserl (dont nous avons entendu parler tout d'abord autrefois dans l'entourage de Max Scheler, à l'Université de Cologne) comme de tous les grands philosophes : Platon, Descartes, Kant : il y a un *husserlisme de fait*, celui de l'histoire du penseur, avec ses tâtonnements et ses inconséquences, et un *husserlisme de droit*, la forme logiquement achevée de la doctrine, même si Husserl ne s'y reconnaît pas entièrement. Le propre d'une méthode et d'une doctrine philosophiques, c'est entre autres de ne pas manifester d'emblée toutes

leurs implications, même à celui qui les a créées. Exposer l'husserlisme de fait et l'husserlisme de droit, ce sont là deux tâches en principe aussi légitimes l'une que l'autre, et qui ne font pas double emploi (cette dualité du fait et du droit ne serait-elle pas l'une des clefs des interprétations, aujourd'hui encore si divergentes, de la pensée de Descartes ?). La condition de la validité de ces efforts, c'est qu'on sache et qu'on dise exactement ce que l'on fait. Tel est bien le cas de M. André de Muralt. Tout au plus peut-on se demander si les inédits de Husserl ne réservent plus de surprises, et si le husserlisme de droit, selon M. André de Muralt, est bien le seul logiquement possible (ou, du moins, le plus logiquement possible).

Aussi la séance de soutenance de la thèse, si remarquable, de M. André de Muralt, offrait-elle un vif intérêt, pas seulement académique. Il y allait du sens même de la phénoménologie.

Le jeudi 18 décembre 1958, à 15 heures, à la Salle du Sénat de l'Université, le débat s'engagea, d'emblée de haute tenue, et cela jusqu'au bout. Sous la présidence de M. le Doyen F. Chiappelli, le candidat, puis MM. les professeurs Daniel Christoff et Paul Ricœur, de la Sorbonne, engagèrent la discussion. Il n'y eut pas d'intervention du public, nombreux cependant, ni d'autres professeurs de la Faculté ou de l'Université.

M. André de Muralt, après avoir rendu hommage à la mémoire de Pierre Thévenaz, qui l'initia à la phénoménologie, résuma fort clairement son ouvrage, s'attachant à cinq points : 1) les deux dimensions de l'intentionnalité husserlienne ; 2) la démarche concrète du phénoménologue, ici l'analyse intentionnelle, celle qui remonte du fait au fondement, et qui montre, dans la phénoménologie, selon l'affirmation de Husserl lui-même, l'aboutissement de la pensée scientifique et philosophique de l'Occident ; 3) l'immanence intentionnelle de la doctrine, ce qui éloigne Husserl de Platon, l'exemplarisme exigeant la réciprocité, non platonicienne, du fait et du droit ; 4) l'équivalence (ici substituée à l'identité, dont parle le texte de l'ouvrage) des deux dimensions de l'intentionnalité ; 5) le télos de la phénoménologie, son identification avec la logique transcendentale, culminant dans la formalisation de l'ego comme forme universelle de tous les ego possibles.

Après ce brillant exposé, M. Daniel Christoff engagea le débat ; il loua l'audace de la thèse soutenue, audace qu'il n'est pas question de décourager. Le style de l'auteur est plus propre au récit de découvertes qu'à l'exposé didactique. L'index analytique, fort précieux, aurait pu cependant être plus complet. Les étymologies tentées sont fantaisistes, et il est des néologismes malheureux (ex.: normer, factice, au sens de : existant en fait, contingent seulement). De manière plus générale, il y a un manque de recul vis-à-vis de la pensée de Husserl ; on ne voit pas assez nettement où et quand M. de Muralt dépasse la pensée de Husserl pour la systématiser. Ce refus de l'attitude historique entraîne, de la part de M. de Muralt, des reproches à Husserl qui sont injustifiés. M. Christoff demande une justification de cette « genèse de droit » de la phénoménologie. Il pense de plus que la notion de participation est plus platonicienne que husserlienne. M. de Muralt répond en substance que l'absence de recul et la clarification de la pensée de Husserl sont inhérentes à l'analyse intentionnelle, à l'effort de saisir les choses du dedans.

Faute de temps, M. Christoff renonça à poser la question de l'ego = x indéterminé, et la conception de l'idée comme infini quantitatif, la notion d'etc.

M. Paul Ricœur, professeur à la Sorbonne, lui-même traducteur de *Ideen I* de Husserl, et l'un des meilleurs interprètes de sa pensée, rappela aussi le souvenir de Pierre Thévenaz et loua les qualités de la thèse de M. de Muralt, sa compréhension aiguë, profonde, du sujet traité. Aussi ses objections furent-elles plutôt des questions, celles que se pose tout interprète de Husserl. Mais il regrette tout d'abord le caractère insuffisamment didactique de l'ouvrage examiné ; il n'introduit pas suffisamment le lecteur dans le sujet, parce qu'il se tient d'emblée au cœur du sujet. Or, dans une philosophie qui se veut fondamentale, comme la phénoménologie, le commencement a une importance particulière.

Les questions de M. Ricœur sont les suivantes :

1) Le rapport entre l'idée et le thème de l'exemplarité. a) M. de Muralt affirme que toute science a son télos ; pourquoi ne pas le montrer par un exemple ? (Cette thèse sur l'exemplarisme n'offre nulle part d'exemples.) M. de Muralt essaie alors de le montrer sur l'exemple des mathématiques ; b) comment concilier une idée, norme à l'infini, avec une intuition ? Peut-il exister une intuition d'une idée à l'infini ? Comment un télos peut-il être en même temps un eidos ? M. de Muralt répond qu'une intuition peut être anticipante ; c) le rapport de Husserl à Hegel, que M. Ricœur voit plus éloigné que M. de Muralt.

2) Les présupposés de la logique en tant que science de l'idée de la science, sont insuffisamment expliqués ; la forme organisatrice d'une science mène-t-elle nécessairement à un télos logique ?

3) N'y a-t-il pas incompatibilité entre l'idée d'exemplarité et le thème de la réduction ? Ne se limitent-ils pas au moins réciproquement ? M. de Muralt voit le joint dans la *Lebenswelt*.

4) Husserl lui-même a considéré son œuvre comme un programme, il s'est appelé un débutant perpétuel. M. de Muralt n'a-t-il pas réalisé ce programme à l'excès ? M. Ricœur craint, en le regrettant, que la phénoménologie ne soit peut-être qu'une méthode. Or, l'ouvrage de M. de Muralt est trop dogmatique, pas assez problématique. M. de Muralt a trop facilement admis que cette philosophie de la raison est aussi, en même temps, une philosophie de la liberté : les deux choses sont-elles compatibles ? M. de Muralt a bien relevé l'orientation hétérodoxe de Sartre, chez qui le télos disparaît. Aussi M. Ricœur qualifie-t-il la liberté sartrienne d'« anarchique ».

Après délibération, le Conseil de la Faculté des Lettres reconnaît « le dessin ample de la thèse présentée et son exécution fidèle, l'objectivité du candidat, sa rigueur, sa recherche de la difficulté, sa ténacité et sa conscience des plus hauts problèmes philosophiques ». Aussi le Conseil de la Faculté proposera-t-il, pour M. de Muralt, le grade de docteur ès-lettres, avec la plus haute mention disponible, c'est-à-dire la mention « très honorable ».

Ainsi prit fin cette soutenance remarquable, très éclairante pour tous ceux qui s'interrogent sur la vraie nature et la portée ultime de la phénoménologie.

Marcel Reymond.

Gilbert GUISAN, *C.-F. Ramuz ou le génie de la patience*, 1 vol., 150 p., Université de Lausanne, Publication de la Faculté des Lettres XII, Librairie E. Droz, Genève, 1958.

Gilbert Guisan consacre cet important essai à l'étude des variantes de quelques œuvres de Ramuz à travers leurs éditions successives. Il nous invite à une lecture d'un genre très particulier, qui éclaire l'art d'un écrivain par la manière dont celui-ci corrige et transforme son propre texte. Le cas de Ramuz est exemplaire à cet égard : la plupart de ses livres ont connu plusieurs éditions (édités en Suisse, en France, puis rassemblés dans l'édition définitive de ses *Oeuvres complètes*), et pour chacune d'elles, l'auteur remaniait son texte. Ces corrections et ces retouches ne sont pas seulement le fait d'un auteur qui se relit après de nombreuses années ; elles apparaissent dans des éditions qui se suivent à quelques mois de distance, comme c'est le cas, par exemple, pour *Farinet*, paru la même année aux éditions Aujourd'hui et Bernard Grasset, ou dans des œuvres publiées en revue peu avant d'être éditées, telles *Adam et Eve* ou *Le Garçon Savoyard*. A deux exceptions près — *Le Règne de l'Esprit malin* et *Terre du Ciel* — ces corrections n'affectent pas la structure et la composition de l'ouvrage. Ce sont des corrections d'écriture, des amendements de style qui portent sur le vocabulaire et les images, sur le rythme d'une phrase ou d'un dialogue, sur le mouvement d'un récit, sur la syntaxe, la ponctuation. Elles diffèrent d'ailleurs d'importance et de qualité selon les œuvres et les périodes que l'on considère : *Aline et Jean-Luc persécuté*, œuvres de début, ont subi des remaniements moins étendus et moins profonds que *Raison d'Etre* ou *Les Signes parmi nous* qui appartiennent à la deuxième « manière » de Ramuz, à la période de ses recherches les plus audacieuses et les plus originales. Mais les grands romans de la dernière période, où s'affirme la maîtrise d'un artiste dans la pleine possession de ses moyens, n'en seront pas moins repris eux aussi et corrigés d'une édition à l'autre.

A quel souci, à quelle exigence Ramuz obéissait-il en se corrigeant ainsi inlassablement ? A quels scrupules ? Ou à quels caprices, à quelle humeur ? L'intérêt de cet essai est de nous le montrer dans une suite d'exemples heureusement choisis et admirablement commentés. Son auteur n'a pas tenté de faire un recensement systématique et exhaustif des variantes de l'œuvre de Ramuz. C'eût été un catalogue fastidieux et vain. Il nous propose au contraire un examen critique de quelques-unes d'entre elles, choisies dans une dizaine d'œuvres représentatives. La difficulté de cette étude était de dégager d'une observation attentive et minutieuse et d'une analyse de détail des conclusions générales et larges qui intéressent la vie et la signification d'une œuvre dans son ensemble. Or la plus grande satisfaction d'un lecteur qui peut se trouver prévenu contre un genre d'exercice dont il craint l'austérité est d'en découvrir au fur et à mesure les résultats inattendus : fidèle à la lettre d'une œuvre, le critique est ici fidèle à son souci essentiel, qui est un souci esthétique, un souci d'expression. Toute l'œuvre de Ramuz est une problématique du langage, tout son effort d'écrivain a tendu à se construire une langue. « Le seul écrivain, affirmait Claudel au lendemain de la mort de Ramuz, qui ait su se servir du langage vrai, du langage populaire de son pays, pénétré et développé, non pas seulement dans le chatoiement superficiel du vocabulaire, mais dans la ressource profonde de l'armature et de la syntaxe, pour l'élever jusqu'aux plus hautes expressions de la poésie. Autant qu'Homère adaptant le vers hexamètre aux respirations de la vague ionienne, Ramuz a été le créateur et l'ouvrier d'une langue. » Les analyses de Gilbert Guisan vont exactement dans le sens de cet éloge dont elles fournissent une remarquable illustration

et dont elles confirment la justesse. Elles portent précisément sur cette « armature » de la langue de Ramuz, sur la mise en œuvre et l'organisation progressive de ses matériaux ; elles nous introduisent dans l'atelier de l'écrivain et nous permettent de juger des étapes de son travail, pièces en mains. Elles nous montrent Ramuz conquérant un style qui exprime à la fois la singularité de son projet d'écrivain et son appartenance à une tradition littéraire. « Obéissance de l'écriture à l'objet, ou soumission aux traditions stylistiques ? Moins hésitant que partagé, Ramuz répond tour à tour et pour chacune de ses œuvres à ces deux esthétiques : il finira par les concilier. » Cette conciliation s'opère le plus souvent en deux temps : Ramuz corrige d'abord son texte avec le souci de l'alléger, de le clarifier, de le rendre plus élégant et plus net, il le transpose dans une écriture plus littéraire et plus conforme « aux préférences de la rhétorique traditionnelle » ; puis il revient en arrière et tente de retrouver la spontanéité de la version originale. Ainsi Gilbert Guisan conclut-il son analyse des trois versions de *Passage du Poète* en ces termes : « Moins lente et moins volontairement lourde que la première version, moins écrite que la seconde, la version définitive atteint au grand art, qui est le naturel. » Ou celle des trois versions de *Derborence*, et en particulier des dernières pages du livre qui ont été entièrement réécrites d'une édition à l'autre : « Il n'est peut-être pas de texte plus révélateur des différentes tendances du tempérament artistique de Ramuz : attentif d'abord à la notation du détail particulier, quitte à sacrifier quelque peu la continuité du récit, le romancier cède ensuite à la tentation de la rhétorique et amplifie ; mais il préfère bientôt la densité, et s'il retient du second essai la cohésion, il revient à la sobriété première. »

Le grand mérite de l'étude de Gilbert Guisan est de nous faire découvrir ces divers aspects de l'art de Ramuz par l'explication des textes eux-mêmes, en développant sous nos yeux le cheminement d'une écriture et les conduites d'un style. Si les variations de l'écriture ramuzienne lui paraissent obéir à certaines lois ou à un rythme de maturation qui lui est propre et qu'il définit dans des formules très heureuses, il ne prétend pas les retrouver partout et les ériger en système. Louons la rigueur et la souplesse d'une démonstration qui est d'abord une lecture, la fermeté et l'indépendance du jugement critique qui l'inspire. Gilbert Guisan laisse à Ramuz la pleine liberté de sa démarche, il n'essaie pas de réduire ses contradictions. Celles-ci servent au contraire son propos qui est d'apprécier une esthétique ambiguë et de s'approcher du centre d'une œuvre que son auteur ne cessait de remettre en question. Ramuz ne se lassait pas de « recommencer ». C.-F. Ramuz ou le génie de la patience nous apporte la preuve que l'étude de ces « recommencements » est pleine d'enseignement et que, loin de distraire ou d'affaiblir notre admiration, elle la renforce.

Georges Anex.

Maurice BAUMONT, *Gloires et tragédies de la III^e République*, 1 vol., 416 p., Hachette, Paris, 1956.

L'ouvrage de Maurice Baumont mérite de figurer parmi les meilleures études d'ensemble consacrées à la III^e République. Publié dans la collection « Histoire de France racontée à tous », écrit par conséquent à l'intention du grand public, il doit à cette destination un caractère non-scientifique, ainsi qu'une présentation soignée, avenante même, et une typographie agréable bien que serrée.

La manière de l'auteur se situe dans la même ligne. En un peu plus de 400 pages d'un style dense et vivant, Maurice Baumont trace l'histoire si riche et si mouvementée du régime le plus durable que la France ait connu depuis la Révolution. Une large place est faite aux portraits des personnages marquants de la III^e République : Thiers, Gambetta, Grévy, le général Boulanger, Clémenceau et Briand, pour ne citer qu'eux, sont dépeints avec beaucoup de finesse et de mordant.

Certes, on cherchera vainement dans ce volume notes ou références. Mais l'absence d'appareil critique n'empêche pas l'information d'y être abondante et sûre. Ainsi en est-il par exemple des chapitres consacrés aux années 1870 à 1879, période où le régime naît, se fonde et se consolide. L'auteur met parfaitement en lumière les progrès implacables du parti républicain. Il montre aussi bien quel handicap fait peser sur le pouvoir exécutif, dès le 16 mai 1877, la tentative autoritaire du maréchal de Mac-Mahon.

Si l'ouvrage entier bénéficie des mêmes qualités de précision et de clarté, il est peut-être regrettable que les problèmes de politique extérieure ne soient bien souvent qu'effleurés. Signalons aussi un certain déséquilibre dans la distribution de la matière : l'étude des trente premières années du régime est beaucoup plus approfondie, beaucoup plus étendue que celle de toute la période ultérieure. Mais cela dit, il faut louer sans réserves la lucidité de l'auteur dans l'analyse qu'il donne des faits politiques. A cet égard, le récit des sombres journées de 1940 montre assez que Maurice Baumont, s'il aime à voir son pays glorieux, sait aussi le saisir dans sa réalité la plus tragique.

Daniel Bettens.